

Par
FABIEN PERRIER
Envoyé spécial à Kalamata

A Kalamata, ville côtière de la péninsule du Péloponnèse, Khaled Alzouki, la quarantaine, les yeux cernés et l'air abattu, attend assis sur le trottoir devant l'imposante bâtisse néoclassique peinte en bleu qui sert de bureau aux garde-côtes grecs. «Mon frère de 43 ans était dans le bateau qui a fait naufrage.» Sa voix s'étouffe. Il baisse les yeux et reprend : «Il était pourchassé par Bachar al-Assad. Il a dû fuir la Syrie. Je suis arrivé ce matin d'Allemagne où je vis maintenant. Nous n'avons pas de nouvelles.» Il en est désormais presque sûr, son frère ne fait pas partie des 104 rescapés du naufrage d'un navire de pêche sur lequel avaient embarqué environ 750 exilés, selon différents rapports. Depuis plus de quatre heures, Khaled attend pour communiquer toutes les informations en sa possession aux autorités afin que les disparus puissent être dénombrés, et que les 78 morts dont les corps ont été retrouvés soient identifiés. À côté de

lui, assis en tailleur, d'autres réfugiés attendent eux aussi. Mohammed (1), qui vient d'Allemagne, témoigne : «Ma femme de 23 ans, ma fille de 4 ans et le frère de ma femme étaient dans le bateau.» Ses yeux se remplissent de larmes. Il fixe le trottoir. Et laisse soudain éclater sa rage : «Les Grecs les ont laissés mourir!»

Mohammed poursuit : «J'ai reçu un message d'un rescapé que je connais. Il a confirmé que ma famille était à bord du bateau, mais il m'a aussi expliqué ce qui s'est passé.» Selon lui, les migrants ont dû attendre vingt-quatre heures entre le moment où ils ont prévenu les secours de leurs difficultés et celui où les secours sont arrivés. Pour preuve, il tend son téléphone et montre le message vocal reçu sur WhatsApp avant de reprendre son récit : «A peine débarqués, les survivants ont été enfermés. Les autorités ont peur qu'ils parlent.»

Ce vendredi matin, les demandeurs d'asile ont été transférés au camp de Malakasa, au nord d'Athènes. Mais pendant les deux jours qu'ils ont passé à Kalamata, ni les journalistes, ni leurs proches venus leur rendre visite n'ont

pu échanger avec eux. Différentes raisons ont été invoquées par les autorités : traumatisme des migrants, état de santé, risque de contagion, etc. Pourtant, les responsables politiques qui sont venus ont pu entrer dans le hall, et discuter avec eux, sans porter de masque. Tout le monde s'interroge : pourquoi un tel barrage ?

ÉCHANGES ENTRE L'ITALIE ET LA GRÈCE

Ahmed, lui, est venu chercher son cousin. Il montre la photo qu'il lui avait envoyée avant d'embarquer. «J'ai réussi à entrer dans le hall en me faufilant avec un groupe de responsables d'associations», confie le jeune Égyptien de 20 ans, débarqué hier d'Italie où il vit depuis l'âge de deux ans. Lorsqu'il est allé dans le hall, il a enregistré le témoignage, en arabe, d'un survivant. Le rescapé qui s'exprime explique que les garde-côtes ont mis plus de vingt-quatre heures à arriver, puis qu'ils ont utilisé un câble pour tracter le navire. «C'est alors que l'embarcation a chaviré. Il n'y avait pas assez de monde pour les aider.»

Cette version semble confirmée par les déclarations des autorités italiennes. Elles indiquent que leurs garde-côtes ont reçu le 13 juin un mail indiquant «la présence d'un navire en difficulté avec à bord 750 migrants». Dans le

message ne figurait aucune position, mais un numéro de téléphone satellitaire. C'est en l'appelant que les garde-côtes ont pu localiser le navire. Constatant qu'il se trouvait à 60 milles des côtes grecques et 260 milles des côtes italiennes (110 et 480 km), ils ont alerté les autorités à Athènes vers 11 heures du matin.

De leur côté, les garde-côtes grecs, régulièrement pris en flagrant délit de *pushback*, les refoulements illégaux en mer, précisent : «Avant l'accident, il y avait 9 navires de commerce et un patrouilleur des garde-côtes helléniques sur la zone.» Ce n'est qu'après le naufrage que des renforts ont été dépêchés. «Un grand patrouilleur des garde-côtes, un navire de la marine hellénique ainsi que 3 hélicoptères (un des garde-côtes, un de la marine hellénique et un de l'aviation hellénique) ont été envoyés», détaille une source au sein des garde-côtes. Une enquête menée par le média en ligne Wearesolomon.com a en tout cas démontré que les garde-côtes grecs avaient effectivement mis près de vingt-quatre heures à réagir.

En outre, il semble que les autorités n'ont pas dépêché les navires appropriés sur la zone de sauvetage. Contactés par *Libération*, le ministère des Affaires étrangères et les garde-côtes n'ont pas répondu. Pourtant d'après un



NAUFRAGE

A Kalamata, la colère face aux questions sans réponses

REPORTAGE

Des membres des familles des disparus ont afflué dans le port où sont arrivés les survivants et les dépouilles. La façon dont les garde-côtes ont mené les opérations de sauvetage est fortement contestée.



Des survivants du naufrage arrivent au port de Kalamata à bord du yacht qui a servi à